

Insolite Le bonheur de vivre sous un drôle de toit

Ils habitent dans une cave, une chapelle, un fort militaire d'altitude ou un château d'eau, et ils adorent ça. Leurs motivations sont variées et les occupants de ces lieux ne s'avèrent pas si farfelus que cela. Témoignages de ces habitants qui ont trouvé une vraie qualité de vie là où on ne l'attend pas forcément.

PAR JEAN-BERNARD LITZLER

RENAUD BELLUCCI Une caserne confortable à 1 800 m d'altitude

Parfois, les coups de foudre sont violents. Renaud Bellucci a tout juste 16 ans lorsqu'il découvre le fort d'altitude de Cuguret et la rencontre a failli mal se terminer. Alors qu'il est tout à sa rêverie, le retour de cette première visite à moto se solde par un grave accident. Cela ne l'empêchera pas d'y revenir régulièrement, jusqu'à en devenir propriétaire près de vingt ans plus tard. « *Je suis né à la ville, à Marseille, par erreur, estime-t-il. Et j'ai toujours voulu m'en échapper pour rejoindre la montagne, et particulièrement cette vallée de l'Ubaye où ma famille avait un chalet.* » Alors, forcément, ce bâtiment militaire du XIX^e siècle campé à 1 866 m d'altitude, distant de 8 km à vol d'oiseau de la maison la plus proche, avait tout pour séduire Renaud Bellucci. Un isolement qui

l'a poussé à baptiser l'association qui l'aide à réhabiliter le site « Les Ermites du fort de Cuguret ». Pourtant, le maître des lieux n'a rien d'un ascète. « *Il y a vraiment tout le confort là-haut, tient-il à préciser. Eau chaude, électricité, téléphone, et même, depuis peu, l'internet à haut débit.* » L'installation téléphonique, il la doit au précédent propriétaire des lieux, Jean Roux. Un excentrique qui a durablement marqué les esprits. Selon la légende, l'homme hésitait à acquiescer ce bâtiment public vendu aux enchères à la bougie. Un courant d'air farceur aurait mis fin prématurément aux enchères et l'acheteur n'aurait plus eu le choix. Il s'y est donc installé à 62 ans et a occupé le fort jusqu'à 90 ans dans des conditions spartiates. Son seul impératif en matière d'équipement a été le raccordement immédiat au réseau téléphonique, car Jean Roux tirait ses revenus de ses transactions boursières.

Depuis que Renaud Bellucci a repris la main, en 2004, il a lancé un immense chantier de

restauration. Une passion dévorante qui l'a poussé à vendre sa maison à Digne pour financer l'achat du fort, avant de quitter progressivement son emploi pour y effectuer les travaux. Soutenu par sa compagne, Marie-José Cuinier, il compte installer dans le fort leur résidence principale, ainsi que trois gîtes dans l'ancienne caserne dans les années qui viennent. Avec des projets de stages, conférences, expositions et des cours de qi gong dispensés par madame, le couple espère toucher un public épris de grands espaces, comme eux. « *Sur place, on est immédiatement envoûté par l'espace avec cette vue à 300 degrés, souligne-t-il. Il n'y a plus du tout la même perception du temps, du stress, et la vie s'écoule au rythme des éléments.* » Pour l'instant, Renaud Bellucci n'occupe pas encore les lieux en hiver, car l'accès reste vraiment délicat. Grâce notamment au vaste réservoir d'eau et au four à

pain, il est possible de rester sur place sans bouger pendant un mois mais, en général, mieux vaut effectuer un ravitaillement par semaine pour conserver un contact avec la civilisation. « *Miguelito, un ami qui prépare une exposition sur les instruments de musique d'Amérique du Sud y séjourne depuis plusieurs mois. Il a pas mal vécu en Bolivie, alors il n'est pas trop dépaysé.* » Avec le redoux, les travaux vont reprendre de plus belle pour faire du fort un nid douillet, « *tout en restant dans l'esprit montagne.* ». A terme, les deux postes d'altitude qui dépendent du fort (à 2 117 et 2 526 m) devraient servir de bivouac pour accueillir les randonneurs. La communauté de communes prévoit notamment de créer des circuits permettant de relier entre eux les différents forts éparpillés sur les sommets alpins. L'occasion d'avoir un bref aperçu de la vie à laquelle se destine Renaud Bellucci.

GUY ET CHRISTINE BOUTRON Experts en châteaux d'eau

Ils cherchaient à acheter une gare pour y habiter. Ils ont finalement emménagé dans un château d'eau. Jusqu'alors, Guy et Christine Boutron résidaient à Lognes, en Seine-et-Marne, et cherchaient depuis plus de dix ans à se rapprocher de la capitale. En quête d'un bien atypique, ils comprennent rapidement que la gare désaffectée de leurs rêves sera difficile à trouver non loin de Paris. « *Cela s'est fait complètement par hasard, se souvient Guy Boutron. Nous sommes tombés sur un journal d'annonces gratuit avec une offre pour un château d'eau.* »

Ensuite, tout s'est enchaîné très rapidement. Le couple est sous le charme lorsqu'il visite à Clichy-sous-Bois le bâtiment qui avait déjà été transformé en habitation. Convaincus que ce genre d'opportunité ne se repré-

senterait pas de si tôt, ils concluent rapidement la vente. « *Nous avons eu de la chance, souligne Guy Boutron. Dans notre château d'eau, il y avait déjà des ouvertures et des étages. Et puis, c'est un modèle assez rare, du XIX^e siècle, avec des murs de 90 centimètres en pierre.* » Une structure qui évitera les travaux particulièrement lourds et coûteux entrepris par certains acheteurs de châteaux d'eau en béton.

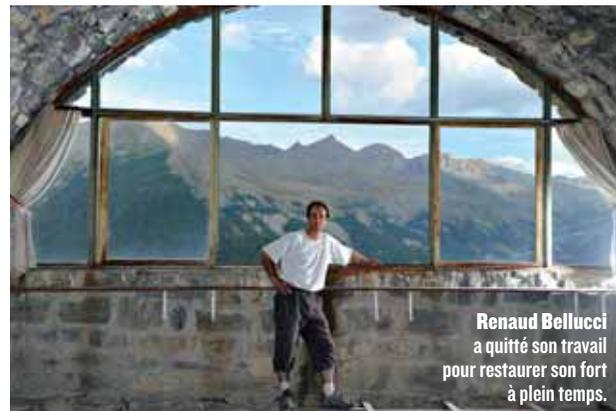
Malgré tout, la famille Boutron ne coupera pas à certains travaux spécifiques. « *Ce n'est que l'an passé que nous nous sommes lancés dans l'isolation de la cuve au sommet du château, avoue Guy Boutron. Avant, il y régnait une chaleur épouvantable l'été.* » Quant à l'aménagement intérieur de ce bâtiment cylindrique, il n'a pas posé de problèmes spécifiques. « *Nos proches, en s'amusant, nous conseillaient d'acheter des meubles ronds, mais, en fait, dès qu'il y a une*

cloison, on dispose d'un mur droit. » C'est finalement le pilier central du château d'eau qui s'avère le plus difficile à gérer.

Depuis leur emménagement, Guy et Christine Boutron sont peu à peu devenus des spécialistes des châteaux d'eau. Ayant appris qu'il existait une carte postale ancienne représentant leur domicile, Christine s'est lancée à sa recherche et est peu à peu devenue une cartophile spécialisée. Le fruit de ses enquêtes et sa collecte d'illustrations ont donné lieu en 2005 à la parution d'un livre sobrement titré *Les Châteaux d'eau* (Editions Alan Sutton). Jamais lassé, le couple s'engage pour la sauvegarde de ces monuments au sein de l'Association des châteaux d'eau de France. Tous deux profitent parfois de leurs vacances pour visiter des châteaux d'eau ruraux à vendre et ils pourraient même envisager d'établir dans l'un d'eux leur résidence secondaire.



Dans leur château d'eau du XIX^e siècle, Guy et Christine Boutron voient la vie en rond.



Renaud Bellucci a quitté son travail pour restaurer son fort à plein temps.

FRANCK PRIGNET POUR LE FIGARO MAGAZINE



Disposer d'une rosace en guise de fenêtre : le privilège rare de Gilles Renaud.

CEDRIC CHASSE/IMAGE A L'ENCRE

GILLES RENAUD
Design et sérénité sous la voûte d'une église

Après le loft industriel, le loft spirituel ? En plein cœur de Nantes, l'ancienne église des Jésuites accueille depuis trois ans dans ses murs des bureaux, une boutique de mobilier design et une habitation. Gilles Renaud, un avocat qui exerce dans la ville, est l'heureux occupant de ce logement de près de 200 m². « Après avoir déjà occupé une maison à Nantes que j'ai reven-

due, je voulais m'éloigner de ce schéma traditionnel pour trouver un bâtiment qui sorte de l'ordinaire », se souvient-il. Pour compliquer la recherche, ce lieu se devait d'être central et particulièrement calme. A défaut d'un bâtiment industriel, d'un hangar ou d'un entrepôt, Gilles Renaud jette finalement son dévolu sur une ancienne église en pleine restructuration. L'idée de partager les lieux avec des espaces de travail lui convient parfaitement. C'est selon lui la garantie d'avoir des voisins peu bruyants.

A l'en croire, le plus difficile a été

d'obtenir les autorisations administratives pour réaliser des ouvertures dans la toiture. Au terme d'un an et demi de démarches, le chantier s'est finalement avéré assez simple et a été bouclé en huit mois. « Tout mon projet a été bâti avec l'architecte d'intérieur Gaël Villatte et rendu possible par lui », précise-t-il. Un homme qui connaît et apprécie les lieux puisqu'il y a installé ses bureaux. C'est notamment lui qui a eu l'idée d'installer les chambres en bas et l'espace de vie en haut. « J'étais parti sur une version plus classique, mais c'était vraiment le bon choix pour profiter pleinement de la lumière. » Le résultat final combine harmonieusement vieilles pierres et design contemporain.

Depuis son emménagement, Gilles Renaud n'a eu qu'à se féliciter de son choix. « C'est un vrai bonheur d'habiter dans ces murs chargés d'histoire. Le lieu transmet une grande sérénité », souligne-t-il. Quant aux proches et amis, leurs réactions ont été unanimes pour apprécier ce logement atypique. Tout au plus reconnaît-il que ses voisins du dessous ont été confrontés un jour à des visiteurs estimant que cette transformation des lieux tenait du blasphème. « Tout a été fait dans les règles, rappelle-t-il, et il y a même eu une dernière célébration avant la désacralisation de l'église. » Encore marginale en France, l'occupation d'anciens lieux de culte à des fins profanes se développe. Rien qu'à Nantes, il est possible de manger dans un restaurant (Les Petits Saints) installé dans une ancienne chapelle, et une autre église a été vendue récemment pour être transformée en hôtel de luxe. Quant au réalisateur de cinéma Marc Caro, il a craqué lui aussi pour une chapelle nantaise, acquise voilà quelques années. A l'époque, il déclarait : « Les pyramides, c'est de la gnognote à côté. Avant que les travaux ne soient finis, j'en ai au moins pour deux ou trois générations. » Habiter dans un lieu sacré, cela se mérite.

En été, la température de cette étrange habitation n'excède jamais 20°C

HAROLD SCHMITT
Un riad souterrain

Un passionné d'habitat troglodytique, Harold Schmitt ? Pas vraiment. En fait, c'est surtout son budget extrêmement limité qui a conduit cet architecte parisien à opter pour un habitat souterrain. « Locataires d'un petit appartement à Paris, nous souhaitions acheter une résidence secondaire à petit prix, pas trop éloignée pour y passer nos week-ends en famille », explique-t-il. Le défi, lancé voilà quatre ans, consistait à trouver un toit pour seulement 20 000 €, ce qui nécessite de dis-

poser d'une bonne dose d'imagination et de ne pas rechigner devant les travaux.

Rapidement, il comprend que, pour dénicher la perle rare, mieux vaut s'éloigner de Paris un peu plus que prévu (300 km plutôt que 200) et qu'il ne faut pas hésiter à prospecter du côté des caves et des grottes. « Nous faisons nos recherches sur internet, et toute la difficulté a été de repérer ce genre de biens atypiques, se souvient-il. Dans les annonces, il n'y a pas de catégorie troglodytique. » Donc, lorsque le couple repère un ensemble de caves à vendre qui répond à ses critères, les choses ne traînent pas. Par

une froide et humide matinée d'hiver, la visite est organisée dans la région de Saumur (Maine-et-Loire) à 11 heures et la vente est conclue à 13 heures !

Il ne lui reste plus alors qu'à déposer un permis de construire pour modifier le statut de son bien : le terrain avec caves fraîchement acquis devient alors une habitation. « Le maire a bien rigolé lorsqu'il nous a vus débarquer de Paris pour habiter une cave ! » se rappelle-t-il. Vient alors le temps de l'huile de coude. Les lieux servaient jusque-là exclusivement à du stockage et il a fallu évacuer manuellement des mètres cubes de gravats. Passé cet



En installant sa résidence secondaire dans d'anciennes caves, la famille Schmitt a pu s'offrir 140 m² pour 20 000 euros.

FRANCK PIGNET POUR LE FIGARO MAGAZINE

épisode désagréable, les travaux s'avèrent plus simples que prévu. « Les murs, les pièces et le toit étaient déjà là, s'amuse Harold Schmitt. Le travail de structure a été très limité. » Finalement, il se contente de sabler les murs, d'agrandir quelques ouvertures pour faire rentrer plus de lumière et de remplacer toutes les portes en bois par des éléments vitrés. Après huit mois de travaux, la cave se transforme donc en résidence secondaire de 140 m² à la déco très contemporaine avec un jardin sur le toit.

Si les trajets familiaux en voiture lui font parfois regretter l'éloignement de cette étrange résidence secondaire, elle fait toujours son effet sur les visiteurs et se révèle très agréable à vivre. « En fait, il s'agit quasiment d'un riad marocain organisé autour d'un patio. Comme au Maroc, on ne devine strictement rien depuis l'extérieur. Et, même en s'approchant, il reste la surprise de la profondeur pour comprendre comment s'organise la maison. » Côté température, le logement affiche des performances assez intéressantes : sans chauffage, elles ne descendent jamais au-dessous de 11 °C en hiver et l'été, elles n'excèdent pas 20 °C. L'humidité, elle, s'avère un peu plus compliquée à gérer. « Au début, nous étions à 100 % d'humidité. Il était donc facile de progresser. Aujourd'hui, nous tournons autour de 60 %, ce qui commence à être correct. » Tout architecte qu'il est, le propriétaire des lieux reconnaît que la gestion de l'humidité dans l'habitat troglodytique reste assez empirique. « Le plus efficace, c'est de limiter l'impact de l'eau sur le terrain, mais les choses se compliquent dans notre cas : une partie de la maison est située sous un terrain qui ne nous appartient pas. » Fort de cette expérience originale, l'architecte pourrait à terme travailler sur d'autres projets souterrains pour le compte de ses clients.

■ JEAN-BERNARD LITZLER